



L'École française de Berthier

Olivier Maurault, P.D., P.S.S.

Numéro 3, 1938

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1078878ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1078878ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions La Liberté

ISSN

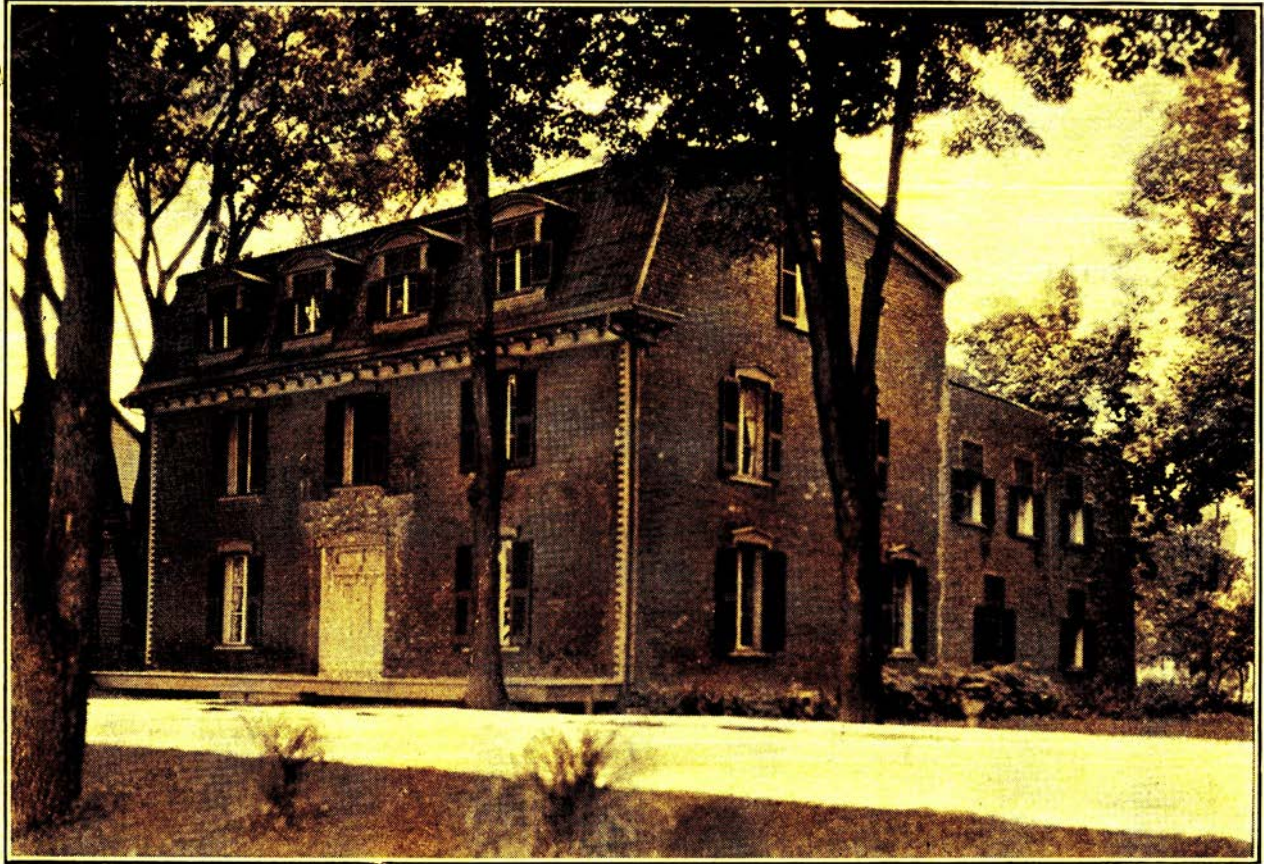
0575-089X (imprimé)

1920-437X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Maurault, O. (1938). L'École française de Berthier. *Les Cahiers des Dix*, (3), 72–88. <https://doi.org/10.7202/1078878ar>



L'ÉCOLE FRANÇAISE DE BERTHIER.

L'École française de Berthier

Par MGR OLIVIER MAURALT, P.D., P.S.S.

Berthier-en-haut, pour le distinguer de Berthier-en-bas du comté de Bellechasse, est situé sur la rive nord du Saint-Laurent, en face de l'embouchure du Richelieu et de Sorel. Un vaste archipel, composé de l'île du Pads, de l'île Saint-Ignace, de l'île aux Castors, de l'île Madame et de la Commune, sépare Berthier du chenal des paquebots. La ville, car Berthier est ville depuis 1875, se cache dans la verdure de ses grands arbres. Seules les deux flèches de son église paroissiale dépassent les riches frondaisons. Depuis 1787, l'église Sainte-Geneviève, agrandie et transformée, se dresse avec le presbytère au bout d'une place publique gazonnée qui s'étend vers le fleuve. C'est la deuxième église érigée en ces lieux. La première datait de 1723. Jusqu'à ce jour et depuis 1672, époque où se fit la concession de la seigneurie, les habitants de Berthier, ou de Villemur comme on disait souvent alors, devaient aller faire leurs dévotions à Sorel ou à l'île du Pads.

La ville s'est développée le long du fleuve, qui porte là le nom de rivière de Berthier, et de deux autres cours d'eau qui descendent des terres: la rivière à la Chaloupe et la rivière Bayonne. Au bord de celle-ci s'élevait jadis le manoir seigneurial et se voit encore la première église protestante du pays, construite par le seigneur Cuthbert, en 1786.

Sur le chemin du roi, à quelques pas de la place de l'église, une grande maison attire encore l'attention. Sa façade, tournée vers le fleuve, a quelque chose de sérieux et d'attrayant tout à la fois. Là a vécu et vit encore, depuis 1872, la famille Amaron. Les anciens sont

partis, mais les descendants tiennent bon. Là a fleuri *une école française*, dont l'histoire mérite d'être racontée.

*

* *

Les Amaron sont originaires de Morges, au canton de Vaud, en Suisse française. L'un d'eux fut abbé de Morges, avant la Réforme. Vers 1535, ils s'établissaient à Denens. Leur maison y est encore, appartenant à un descendant, un Agassiz. Au-dessus de la porte cochère se voient les armes de la famille: D'argent à un coeur de sanguine surmonté d'une couronne... et accompagné de trois étoiles...¹

En 1840, Jules-Etienne-Daniel Amaron et sa femme, née Anne Cruchet, de Pomy (Suisse) passent au Canada. Ils y venaient, appelés par M. Court qui représentait l'église presbytérienne Erskine. M. Amaron s'établit d'abord comme pasteur-laïque, — l'équivalent de *reader* dans l'église anglicane, — à la Belle-Rivière, comté des Deux-Montagnes. C'est là que naquirent son premier enfant, qui deviendra plus tard Mme Clements, et sa seconde fille, Anna (Mme Côté). Bientôt après, on trouve la famille à Ramsay, à quelque vingt milles en arrière de Berthier. Y sont nés, Phinées (un fils), Louisa, qui vit encore et dont nous aurons à parler; Calvin, qui fut pasteur successivement aux Trois-Rivières, à Montréal, à Lowell, à Québec, et mourut retiré à Longueuil, en 1917; Gemima (Mme Grenier) et Caroline (Mme Lent).

Vers 1858, un jeune homme, manufacturier à Berthier, dont les parents venaient des Etats-Unis, courtisa Perside, l'aînée de la famille. John Clements obtint bientôt sa main en 1859. Il avait quarante-deux ans, elle en avait seize.

Le premier Clements venu en Amérique, Robert, quoique anglican, s'était établi avec les puritains, dans le Massachusetts, dès

1. Cette lecture est incomplète et approximative, faute de document. L'écu ecclésiastique est accosté de deux palmes. (Voir page 88).

1642. En 1800, Timothy Clements, né en 1788, quitta le Vermont pour s'établir au Canada, à Barnston, avec son père Isaac et son grand-père Timothy. Ce dernier, qui, à 17 ans, en 1745, avait assisté au siège de Louisbourg, servit 35 ans sous les drapeaux, 30 ans dans les armées de la Colonie et 5 ans dans celles des Américains révolutionnaires. Le fils Isaac, lui aussi soldat américain pendant 5 ans, assistait avec son père à la bataille de Bunker Hill.

Leur séjour à Barnston ne fut pas de très longue durée. Quand éclata la guerre de 1812, ils quittèrent le Canada pour les Etats-Unis. Timothy II cependant, qui avait alors 24 ans, ne les suivit pas. Mais les autorités canadiennes l'obligèrent à s'éloigner de la frontière, au moins de cent milles. Il voyagea pendant deux ans et finit par s'établir à Ramsay, en arrière de Berthier, où il épousa une demoiselle Reed. De leur mariage naquit John.

*

* *

M. Amaron avait quitté Ramsay pour Berthier, en 1858, et s'était installé dans une maison qui porta le nom de *Brookside Lodge*, à côté d'un petit étang, près de l'église anglicane. Il continua pendant quelque temps à exercer son ministère, ne recevant pour cela qu'un traitement extrêmement modeste, qui ne dépassa jamais vingt-cinq dollars par mois. La situation n'était pas florissante. Heureusement, les enfants avaient grandi, et l'on s'était tout de suite mis, dans la maison, à donner des leçons de français. Cette initiative devait, un jour, orienter la famille vers une nouvelle destinée.

Berthier, depuis la cession du pays à l'Angleterre, avait toujours compté quelques familles anglaises, et donc une *grammar-school*. Mais au temps dont nous parlons, cette école était mixte. Et l'on n'avait pas alors, sur la coéducation, les mêmes idées qu'aujourd'hui. L'évêque anglican de Montréal (Bishop Oxenden) désirant mettre fin à cette situation, pria la famille Amaron d'ouvrir une école pour les jeunes filles. C'était en 1875.

Depuis trois ou quatre ans, la famille habitait, rue du Bord de l'Eau (maintenant rue Frontenac), une vaste maison de brique, à deux étages avec mansarde, naguère construite par des Loyalistes venus de Belleville, et achetée de M. Noisieux. Il y avait de la place pour loger quelques pensionnaires. Surtout, il y avait Mme Clements et Mlle Louisa Amaron, toutes prêtes à prendre la direction de l'école. Mme Clements fut nommée directrice par l'évêque, et Mlle Amaron, assistante.

Cette école de jeunes filles dura jusqu'en 1912. Mais dès 1897, des cours d'été exclusivement français y avaient été greffés, qui se prolongèrent jusqu'en 1926. Un certain nombre de jeunes gens les suivirent.

Or, sous son double aspect, cette école s'efforça de rester une école de français pour une clientèle anglaise. Les mille élèves qui y passèrent furent presque tous des enfants de langue anglaise.

Nous avons eu la curiosité de feuilleter les cahiers si bien tenus et encore conservés dans la maison de Berthier, où l'on inscrivait le nom des élèves. Il en venait de partout, de Berthier naturellement, de Montréal et de Québec, du Nouveau-Brunswick, de la Nouvelle-Ecosse et des Cantons de l'Est, d'Ottawa, de Toronto, de Winnipeg et de Regina; de Boston, de New-York et de Washington, d'Ann Arbor et même de Los Angeles. Une année, au cours d'été, il vint des professeurs de douze universités, désirant perfectionner leur français.

Nous avons voulu savoir de quel milieu sortaient un certain nombre de ces élèves et ce qu'elles étaient ou ce qu'ils étaient devenus dans la suite. (Les jeunes gens furent peu nombreux).

Commençons par les artistes.² Voici M. Barrett (1875?), peintre et sénateur du Vermont; Mlle Wolfhampter (1910) qui, elle aussi, fut peintre, et Lottie Fleming (1912) qui devint cantatrice; Moira Drummond (1921), fille du Dr W.-H. Drummond, l'auteur de *L'Habitant*, qui fut artiste-peintre; Marjorie Mason (1925), artiste dra-

2. La date qui suit chaque nom d'élève est celle de son entrée à l'Ecole de Berthier.

matique, Annie Bethune MacDougall (1884), poétesse, Minnie Bell (1878), peintre qui épousa, en Angleterre, le peintre Eastlake; John Lyman (1904), artiste bien connu; Marguerite Spalding Gerry (1885), écrivain de Washington; Katherine Hart (1910), de Kingston, devenue l'actrice Kay Carleton.

Nous disions que des maîtres redevenaient volontiers élèves à l'École de Berthier. Nous retrouvons les noms des professeurs Herbert Clarke (1909), de New-York; Isabel Baker (1909), de Smith College à Northampton; M. Brown (1911), de Toronto. Des diplômées de grandes institutions américaines ne manquaient pas: Mlles Stanley (1909), d'Oberlin College; Esther Brayley (1910), de l'Université de Ann Arbor; Léa Surleau (1916), de Emma Williard School, de Troy; Louise Lawrence (1884), de Vassar College. Mettons dans cette catégorie le Dr Sarah Palmer, chirurgienne de Boston, Florence Dowden (1909), bibliothécaire de New-York, Halsey Dunwoody (1899), fils du général américain et lui-même militaire.

Parmi les autres élèves, arrêtons-nous un peu au hasard, en consultant nos souvenirs. Robert Moyse (1910) était le fils du professeur Moyse, qui a donné à McGill sa belle salle académique. Mlle Thompson (1911) était la soeur de lady Stavert; Mme Colby (1876) était la femme et Mlle Colby (1878) la fille de C. C. Colby, de Stanstead, membre du parlement fédéral; Mme Aikins (1914) la belle-soeur de sir James Aikins, de Winnipeg. Mary Aikins (1914) épousa Warwick Chipman, C.R., et Marguerite Burnside (1914), Maurice Lafleur et, en secondes noces, M. Raymond. Mme Barber (1914) était la femme du juge Barber, de Washington: elle avait avec elle ses deux filles, Mab et Lucie. Et voici la comtesse de Bury (1913) et le Dr J. M. Robertson (1916), du Ministère de l'Agriculture à Ottawa, avec sa femme et sa fille. Clara Graves (1920) était la soeur d'un évêque épiscopalien; Miriam Sweeney (1897) la fille de l'archevêque de Toronto; Millie White (1886), fille de l'honorable Thomas White, est devenue lady Perley; Mabel et Ethel MacRae (1888) étaient les filles d'un avocat du Grand-Tronc; Mabel a épousé

le Dr Vidal, fils du général Vidal, d'Ottawa. Ruth, Isabel et Nora (1903) Sherwood étaient les filles de sir Percy Sherwood, commissaire de la police et aide-de-camp honoraire du gouverneur-général: Nora a épousé le poète Bourinot. Des trois soeurs Bell, filles de l'ingénieur Bell, Linda a épousé Fred. Colson, de *la Gazette*; Helen, John Stairs, député de Halifax; Minnie (comme nous l'avons dit), le peintre Eastlake. Annie Harrison (1878) était la petite-fille du doyen de la cathédrale de Saint-Jean (N.-B.); Louise et Flossie de Veber (1878), filles du député de la même ville; tandis que Sally et Kathleen Gunn (1881) étaient les filles du député de Kingston. Harriet Jamieson (1882) épousera le notaire Marler, le père de sir Herbert Marler, notre ministre à Washington; et Mlle Marion Pemberton Patterson, de Québec, épousera William McLennan, l'écrivain mont-réalais, qui plus tard enverra à Berthier ses deux filles Patty et Betty (1899). Alice McLennan (1880), fille de Hugh, y aura passé elle aussi. Voici Maggie, Frances et Laura Snowball (1893), filles du gouverneur du Nouveau-Brunswick; et voilà Carrie Stewart (1884), future épouse de J.-E. McPherson, du Bell Telephone; et Hattie Hurd (1878), cousine de lady Van Horne, qui épousera M. McClure du *McClure's Magazine*. Kitty Warner (1884), fille du général Warner, consul américain à Saint-Jean (N.-B.), deviendra lady Archie MacDonnell. Emma de les Derniers (1882) était la nièce du grand chirurgien Shepherd. Maud Dobie (1889) était la fille du juge Dobie, de Plattsburg, et Lizzie, Clare, Millie Britton (1892), les filles du juge Britton. Ethel Srathy (1890) avait pour mère une de Boucherville; Violet Desbarats (1890) appartenait à une vieille famille bien connue à Montréal. Olivia, Elspet et Sally Stephen (1893) étaient les nièces de lord Mount Stephen; Ellen et Esther Dunwoody (1907), les filles du général américain. Margaret Bell (1894) épousera Walter Douglas, l'oncle du principal actuel de McGill. Alice et Olga Bell (1896) sont les filles du directeur de la Commission géologique d'Ottawa; Hilda Wainwright (1900), la fille de William Wain-

wright, du Grand-Tronc; Marion Cartwright (1905), la fille du colonel Cartwright; Evelyn Gibson (1912), la fille du sénateur William Gibson, de Beamsville, (Ont.); Ena Boudreau (1908), la fille du secrétaire de sir Wilfrid Laurier. Katie Reford (1895), soeur de Robert Reford, épousera le colonel Clark-Kennedy, V.C.

Le seigneur Cuthbert enverra à l'École de Berthier ses deux filles, Julia et Jane (1876); et sa petite-fille, Margaret (1901), y viendra aussi: elle dirige maintenant un atelier de radio à New-York. La famille Sise, du Bell Telephone, y apparaîtra dans la personne d'Adèle et de Paul (1899); les Wurtele, seigneurs de la Rivière-David, y enverront trois de leurs filles, Minnie, May et Blanche (1886), et les Molson de Montréal, Jessie, Fanny et Eva (1879). Parmi les jeunes gens, n'oublions pas Theodore Morgan (1901), qui fait une belle carrière dans le commerce et le tourisme.

On voit, par cette nomenclature, que la jeunesse écolière de la maison était assez choisie et assez diverse pour en rendre la fréquentation charmante et profitable.

Ce « Château de Liberté », comme on l'appelait, n'avait rien d'une « géôle de jeunesse captive... »

*

* *

Quel était le régime de l'institution? Sous la direction générale de Mme Amaron, ménagère excellente, pleine de caractère et d'entrain, la maison recevait des pensionnaires et des externes. On n'y était jamais plus de trente à la fois. Les pensionnaires avaient leurs chambres particulières et payaient \$300 par année. Les cours s'ouvraient le 1er octobre.

Pendant longtemps, l'enseignement fut exclusivement français. Ce n'est qu'en 1876, sur la demande de l'évêque Oxenden, que com-

mencèrent les cours d'anglais³. Très tôt, on enseigna également la musique, et ce fut Mlle Eugénie Clements, élève de Dominique Ducharme, qui s'en chargea en 1879. Le dessin et l'allemand sont aussi au programme. Mais on insistait très particulièrement sur l'histoire et la littérature française, et sur la *conversation* française. Voici comment le Prospectus expose la méthode de la maison :

« Les instituteurs ont su résoudre la question si épineuse : comment enseigner à parler français. La méthode est simple mais efficace. On enseigne premièrement des mots et des expressions dont on se sert tous les jours. Voilà qui donne tout de suite les formes d'expression dont on a besoin dans la conversation ordinaire. Il serait difficile de surestimer l'importance de se servir de la langue, dès le premier abord, comme moyen de communication ; cela donne un piquant et un intérêt à nul autre pareil, à l'étude de la langue. En peu de temps, les élèves apprennent à s'exprimer avec plus ou moins de facilité dans la nouvelle langue, et quoique tout d'abord leur vocabulaire soit, sans doute, tant soit peu limité et l'étendue de leurs expressions restreinte, néanmoins leur empire sur la langue s'accroît de jour en jour.

« Les instituteurs se tiennent à la disposition des étudiants pour faire du travail spécial en conversation, prononciation, dictée, grammaire, traduction, composition, histoire, littérature, explication de textes littéraires.

« Le soir il y aura lectures choisies, à haute voix, en famille. »

Les maîtresses qui se succédèrent au cours des années furent nombreuses. Outre Mlle Louisa Amaron, Mme Clements et ses deux

3. *Course of Study*.—The Course of Study includes ordinary English branches, elementary classics and mathematics, French and German. Music and the Drawing and Art Classes are under the charge of competent teachers. Special facilities are afforded to advanced pupils wishing to study French alone. (Extrait de *French and English School for Girls*, Berthier (en haut), P. Q. In connection with *Madame Amaron's French Boarding School* established in 1858.

filles, Eugénie et Annette, nous lisons les noms de Mlles Clegg et Coyle, tout à fait de la première heure; de Mlles Sheldon, Chase, Miller, Thurston, Robertson, Kimball, Rutherford, Ball, Phelps, Hall, Nicolson, Williams (qui enseigna la peinture), Smith, Husted, Kendrick, Marsh, Morriss, Blasdell, Hood, Coull, Boyce...

Un auteur montréalais qui a connu l'*Amaron School* avant et après 1887, à l'apogée de son succès, nous écrit: « It seems to me we do not have many fine private institutions of that character to-day. »⁴ La direction de la maison explique en grande partie cette excellence, mais le milieu y était aussi pour quelque chose. Berthier avait alors un charme très spécial.

*
* *
*

Entre 1870 et 1880, un peu avant et un peu après l'époque où le village de Berthier devint Berthierville, les élèves de l'École française pouvaient rencontrer et connaître au moins de vue, « a delightful mixed community of cultured people », selon l'expression de M. W. D. Lighthall. Parmi les personnages de l'endroit, il faut distinguer messire Gagnon, curé de Berthier depuis 1835, gentilhomme exquis également cher aux catholiques et aux protestants et qui mourut en 1875. Il y avait aussi le seigneur Cuthbert (E.-Octavien), troisième du nom, de souche écossaise; et toute une série de familles parlant l'anglais, — et aussi le français, — alliées entre elles ou avec des familles canadiennes-françaises: les Antrobus, Anglais, alliés aux Cuthbert et aux Forneret; les Hanson, Ecossais, alliés aux Cuthbert; les Clements, Anglais, alliés aux Hénault, et les Kittson, Anglais, alliés aux Lavallée; les Ralston, Ecossais, alliés aux Philips et aux Clements; les Forneret, Suisses, alliés aux Antrobus et aux Hénault; les Bostwick, Hollandais; les McBean, Ecossais, alliés aux Boucher; les Dickson et les Coyle, Irlandais; ainsi que le pasteur, le révérend M. Merrick, de Trinity College, Dublin.

4. M. W. D. Lighthall.

A M. le curé Gagnon succéda M. J.-B. Champeaux, homme plus rude mais excellent prêtre qui présidait une belle paroisse remplie de familles canadiennes fort honorables. On trouvait parmi les notables, le Dr Ferland, le plus ancien médecin, les docteurs Lafontaine, DeGrandpré, Kittson, Drainville, Moll, et l'on se rappelait encore le fameux Dr de Bonald, dont M. Léo-Paul Desrosiers a parlé, dans son recueil *Ames et Paysages*, et dans son roman *Nord-Sud*, tout pleins de Berthier.

Le Dr Guillaume-Sylvain de Bonald, né probablement à Aurillac, en France, avait étudié la médecine grâce à la générosité de Mme veuve Barbier. Quand il fut reçu médecin, il vint résider à Berthier et épousa sa bienfaitrice. En 1865, il s'était installé à Montréal, où il s'intitulait « M. D. Membre de la Société impériale des arts, sciences et belles-lettres de France, etc. ». Devenu veuf à son tour, il épousa en 1885, Mathilde-Sabine Parent, petite-fille d'Etienne Parent. De Bonald mourut à Cacouna en 1891.

Les notaires ne manquaient pas. Il y eut MM. Desrosiers, Lafond, Lavallée, Chalut, Pelland.

Parmi les autres familles canadiennes-françaises, notons les Tranchemontagne, alliés aux Douaire de Bondy et aux Lavallée; les Désy, innombrable famille de l'île du Pads, les Piette, de la Grande Côte, alliés aux Trempe⁵ et aux Ferland; les Derouin, les Denis, les Boudreault; les Olivier, alliés aux Armstrong, et les Montferrand alliés aux Holmes et aux Noiseux. Et n'oublions pas les Hénault, les seigneurs de l'île du Pads, et l'honorable Omer Dostaler, de la Grande Côte, conseiller législatif, arrière grand-père des Laurendeau et des Lallemand...

En se promenant dans Berthier, on admirait quelques belles maisons: la *Chaumière Saint-Louis* où avaient vécu les docteurs Barbier et de Bonald, près du presbytère; puis à l'extrémité du village,

5. Dans une même famille, l'un des frères s'appelle Piette, l'autre porte le nom de Trempe.

en allant vers Montréal, *Nor' West Hall*, résidence des McBean; puis à l'autre extrémité, sur la rivière Bayonne, le vieux Manoir, abandonné mais servant de magasin et d'arsenal à un régiment qui campait annuellement dans la Commune; et puis *Pine-Villa* des Forneret, *Elm Cottage* des Cuthbert, *The Lindens* des Hanson, *Brookside Lodge* des Clements.

On entrait faire des emplettes chez les *marchands-généraux* assez nombreux, les Tranchemontagne, les Derouin, les Laferrière, les Gauthier, les Fauteux; chez les Coyle et les McConnell pour acheter de la farine; chez Bachelier et Copeland, pour acheter du foin; et chez Mme Giroux et Mme Meek...

Les distractions, évidemment, n'étaient pas très nombreuses. Mais enfin... on allait voir arriver la *Mouche-à-feu* de Sorel et le *Berthier* de Montréal. On faisait un peu de théâtre et de la musique à la salle municipale, chez les McBean, à *Nor' West Hall*, au couvent et au collège, car Berthier a son couvent de la Congrégation et son collège Saint-Viateur depuis longtemps. On organisait des soirées intimes où l'on dansait ordinairement des danses carrées, et où les plus émancipés s'essayaient à la valse. Il y avait aussi les excursions en chaloupe ou en canot, à raquettes ou en patins sur les chenaux..., et la cabane à sucre. On faisait de merveilleux pique-niques dans les îles, au vieux Manoir seigneurial, au Manoir de Sainte-Mélanie chez les Lévesque, à Saint-Thomas sur une terre appartenant au juge Olivier; sans parler des voyages à Lanoraie, au Manoir des Ross Cuthbert; à Maskinongé, chez les descendants du seigneur François Boucher; à Sorel, où le souvenir du duc de Kent était resté vivant,—et ne venait-il pas autrefois dîner à Berthier, chez les Généreux et les Cuthbert? —; sans parler aussi des visites à d'Autray, chez les Bostwick; à Joliette, à Louiseville, à York chez les Hénault.

En somme, il y avait pas mal de vie dans cette société de Berthier, même avant l'avènement des automobiles. L'époque de la débâcle apportait sans doute des jours d'inquiétude annuelle. Les inondations étaient alors parfois très graves, submergeant les îles, péné-

trant dans les caves et bouleversant les chemins. Mais c'était ensuite le printemps; les champs reverdissaient et Berthier s'ensevelissait sous ses grands arbres. *Le Journal de Berthier*, qui n'eut qu'une durée éphémère, nous renseignerait sans doute sur les dégâts causés, de son temps, par le majestueux et parfois turbulent Saint-Laurent.

*
* *

Beaucoup d'eau a coulé dans le fleuve, depuis ce temps déjà lointain, le temps exquis où nos mères étaient encore jeunes filles... le temps où une fringante jeunesse de Montréal, William McLennan ou W.-D. Lighthall, descendait à Berthier, le premier pour y rencontrer, chez Mme Clements, celle qui sera sa femme, le second, pour y puiser le goût des vieilles églises et des vieilles maisons, et l'inspiration pour son roman *The Young Seigneur...*

L'École française de Berthier a mis fin à ses cours réguliers en 1912 et à ses cours d'été en 1926. *The Lady Principal*, Mme Clements, mourut en 1921. Sa famille publia un touchant *In Memoriam* composé d'un certain nombre des témoignages de sympathie qui affluèrent lors de son décès.

Ces témoignages émus ne nous décrivent pas seulement la personne, ils nous font comprendre l'atmosphère qu'elle avait su créer autour d'elle.

.....

« So many memories of Berthier come crowding into my mind, for I have always had more of a home feeling about your house than about any other, outside my own family. I can see *Madame Clements* so plainly, as we first saw her and I had always seen her, always such a combination of sweetness, graciousness and dignity, such wonderful courage and self-control, and I have never seen such an example of self-forgetfulness. »

.....

« Through that exquisite form, so expressive by carriage, movement and smile..., one was never unconscious of the soul »...

« Her life was beautiful always, and her end could only be peace. »

.....

« There was something so gracious, so inexpressibly attractive in her manner, one felt the magic of her gentleness, of her friendliness keenly. I used to look for her pleasant smile. It really almost became a blessing. »

.....

« I can never forget how (she) took me to her heart as one of her own, how she helped me when I was a youngster. In so many ways, I remember her. So many thoughts were impressed on my mind, that constantly there recurs to me some word of caution or advice she gave me. *Madame Clements* was the one person who could direct and advise and make me grateful for the instruction. Every one who came within her influence was affected in the same way. »

.....

« You will have many friends who knew « The beloved Persis » longer than I, but I yield to none the appreciation and admiration of her beautiful character. One short year, not a twelve-month, I knew her; but I have never ceased to love her and to feel the impress of her noble influence, steady as the stars in their course... »

« It sweetens life for me just to have known her. I shall always cherish the beautiful memories... Dear and wonderful *Madame Clements!* »

.....

« To us Berthier will never be the same, we will all miss her kind interest. »

« I certainly did idolize her whenever I thought of her... There could never be anything nearer an angel than she; and you remember we used to say “she was like a piece of Dresden china...” I shall always be a better person for having known her. All her friends’ lives have been enriched by her beautiful life. She was like a rose, sweet and beautiful. »

.....

« Her character was so pure and beautiful, that we shall always count it among God’s best gifts to us to have been sharers in her abundant friendship. »

.....

« *Madame* was certainly as near a saint as any one on this earth can be. It was truly the greatest privilege I ever had to have known and lived with such a perfectly beautiful soul. Her influence was so strong that one could not be with her and not try to live up to her expectations. »

.....

Il est facile de conclure que madame Clements était une âme d’élite et une éducatrice née. Entrée en religion, elle serait devenue inévitablement supérieure de son couvent...

« She was like a rose, sweet and beautiful. »

Sa soeur, Mlle Louisa Amaron vit encore. Très populaire parmi les élèves, elle acceptait leurs invitations et, durant les vacances, allait les visiter, se rendant pour cela dans des villes lointaines des Etats-Unis. Elle parut même, un jour, — c’était en 1909, — au congrès de l’Alliance française, à Chicago, et y adressa la parole.

L'oeuvre de l'Ecole de Berthier n'était pas inconnue en France. On le vit bien, en 1890, lorsque le comte de Paris vint au Canada. Accompagné du duc d'Orléans et du baron d'Haussonville, il tint à rendre visite à la famille Amaron.

Celle-ci, fort sensible à cet honneur, ne borna cependant pas son affection aux descendants des rois de France, elle aima aussi la France républicaine. Au cours de la Grande Guerre, en 1917, l'Ecole de Berthier organisa une fête au bénéfice des soldats français. Les recettes en furent versées au comte de Bertier, maire de Coeuvres, dans l'Aisne, qui remercia avec effusion des bienfaiteurs, venus d'une lointaine ville portant son nom.

La France officielle sut reconnaître le mérite de l'oeuvre, poursuivie pendant si longtemps, par l'Ecole de Berthier. Le 30 novembre 1929, elle décorait Mlle Louisa Amaron de la rosette d'Officier d'Académie, « pour services rendus à l'expansion intellectuelle française ».

*

* *

« Le Château de Liberté » est toujours debout sur la route du Bord de l'Eau. Ses fenêtres sont grandes ouvertes sur la rivière, la Commune où paissent encore les troupeaux, et sur l'île du Pads... L'hiver, bien fermé et vide, il dort. Au printemps, il se réveille, et trois de ses hôtes d'autrefois⁶ y reviennent pour la belle saison. Tous les trois ont vécu son histoire depuis avant 1875. Les mille étudiantes qui ont passé là, ils les ont connues. Ils ont suivi ensuite beaucoup d'entre elles dans la vie. Le souvenir de toutes est resté dans la grande maison. Et certains soirs, dans le salon et dans la salle à manger, on entend des voix lointaines, on entrevoit des figures jeunes et sou-

6. Mlle Louisa Amaron, Mlle Eugénie Clements et M. Ben Clements. Nous devons aux deux derniers beaucoup de renseignements pour lesquels nous leur exprimons notre vive gratitude.

riantes, et l'on voit passer la silhouette de celle qui ressemblait à une « porcelaine de Saxe », et qui était « douce et belle comme une rose »...

olivier maurant, p.s.s.



Armoiries
de la famille Amaron